

elles se présenteront à moi et les idées comme elles viendront. Or ; j'entre en matière sans autre préambule.

L'année 1847, que Dieu bénisse, a commencé par le JOUR DE L'AN, comme toutes les années précédentes. Bien lui en a pris, car si elle ne se fut pas étourdie par le bruit des fêtes, les accents de la joie qui accueillent tout nouvel an à son arrivée en ce monde, peut-être eut-elle tremblé à la pensée de tous les mauvais présages, de tous les sinistres pronostics qui l'accompagnent dans la grande route du temps. En effet, pour les gens superstitieux, il y a de quoi effrayer ; une année, qui commence et finit par un Vendredi, ce n'est pas gai, et surtout c'est très maigre, nous disait un de nos amis invité ce jour-là à un déjeuner à la fourchette. C'est malheureux qu'il n'y ait pas eu moyen de remettre le jour de l'an au lendemain. Combien de gens voudraient ainsi remettre au lendemain non seulement un jour, mais bien des jours ! Celui qui doit perdre une personne aimée, voudrait bien remettre au lendemain le jour de la séparation et des regrets ; celui qui doit et qui n'a pas le son, voudrait bien remettre au lendemain le terme des échéances ; l'avocat qui a perdu son procès, voudrait bien renvoyer au lendemain son client qui arrive aujourd'hui pour en savoir des nouvelles ; le médecin qui a conduit un malade à l'agonie, par son traitement infailible, voudrait bien remettre jusqu'au lendemain le pénible devoir de constater le décès de son patient, et le journaliste, le pauvre chroniqueur qui, à bout de nouveautés et de faits, ne trouve rien autour de lui pour alimenter sa feuille et sa chronique, c'est lui qui voudrait bien remettre au lendemain son jour de publication ! Mais il n'y a pas moyen ; pour les uns et pour les autres, le temps passe, les jours s'écoulent sans s'occuper des désirs, des regrets, des joies et des misères de l'humanité.

Pardon, amis lecteurs, si je me suis déjà écarté, perdu dans une digression philosophico-sentimentale. Je reviens à nos pronostics. Savez-vous que la lune joue un nouveau rôle en 1847 ? Ça serait bien dommage, qu'à une époque où il y a tant de nouveautés, de prodiges, de merveilles sous le soleil, il n'y eût rien de neuf dans la lune ; consolons-nous sur ce point ; la Reine des nuits ne veut pas rester en arrière du siècle. Elle nous a ménagé des petites nouveautés ; ce ne sont pas les présages les moins singuliers de l'année 1847. Le mois de Février n'aura pas de pleine lune, et les mois de Janvier et de Mars auront chacun deux pleines lunes. Qu'en dites-vous, ne croyez-vous pas comme moi qu'il y a beaucoup de gens à qui ces frasques de la lune vont causer une vraie révolution ? Pourtant ça ne devrait pas être ; dans le siècle où nous sommes, il ne faut s'étonner de rien, *nil admirari* ; après tout, deux pleines lunes dans un mois, c'est pas plus extraordinaire que le télégraphe électro-magnétique ou le fulmicoton. Mais ce qui me désole c'est que c'est l'année, il n'y aura pas d'éclipse visible. N'est-ce pas que c'est dommage ? C'est si intéressant et curieux une éclipse visible. Vous sortez ce jour-là à l'heure indiqué, le temps s'obscurcit plus ou moins, les badauds regardent le ciel... Oh ! tenez, la voilà l'éclipse, voyez-vous ? Vous vous tordez le cou pour regarder en l'air, et que voyez-vous le plus souvent ? rien.

Revenons maintenant au JOUR DE L'AN, que nous avons laissé tantôt déjeunant en maigre comme un bon chrétien. Cette abstinence ne l'a pas empêché d'être, comme toujours, d'une gaieté folle et charmante. Doux baisers, cordiales poignées de main, bon souhaits, visages rians, épanouis de joie, visites sur visites, rien n'y manquait. Les vieux usages ont été respectés, les étrennes abondaient, les dragées roulaient à flots. Notre aimable

JOSEPHTE était ce jour-là, pleine de grâces, comme tous les autres jours. L'eût-elle voulu, elle n'aurait pu remettre ça au lendemain. N'est-ce pas que c'est un bon vieil usage de nos pères que ces visites du jour de l'an ? Il y a quelque chose de bon, de sympathique, de sociable, de cordial, dans ce devoir imposé par nos mœurs, de se voir, de se visiter au commencement de l'année. Ça resserre les liens de la société, ça lui imprime un mouvement de plaisir et de gaieté qui convient à la saison. J'ai remarqué que les familles d'origine étrangères à Montréal, imitent nos usages à cet égard. Il s'en suit que le jour de l'an, toute la partie masculine de la population est dehors et sur pied, et que les dames reçoivent. Vous pouvez vous faire une idée de nos rues. C'est une tohuc-bohuc, un pêle-mêle général toute la journée. Dans un grand nombre de maisons on sert un verre de liqueur aux visiteurs, et dans quelques familles on offre une tasse de café. Cette dernière mode, récemment importée en Canada, est très bien accueillie. Elle réveille votre esprit souvent fatigué par une conversation prolongée sur la température ou autres lieux communs, et n'a pas l'effet dangereux du petit verre redoublé.

Du jour de l'an aux Rois, il n'y a que six jours, six jours bien employés, je vous assure. Bons diners de famille, petits soupers, soirées joyeuses, je n'ai pas besoin de vous en dire des nouvelles. Le jour des Rois couronne cette belle semaine qui reste avec tous ses bons souvenirs longtemps gravés dans nos cœurs. LE GATEAU DES ROIS est célèbre en Canada. Vous vous rappelez tous, sans doute, d'avoir un jour des Rois au moins dans votre vie, *tiré le gâteau* ? J'en ai, moi, un souvenir que je vais vous conter : Je dirai en même temps comment on s'amuse.

C'était pendant une soirée d'hiver, il y a quatre ans ; il y avait veillée chez moi, réunion intime de bons vieux amis, mais non pas des amis vieux, car nous étions tous de jeunes et fringans célibataires, dont le plus âgé cheminait vers la trentaine. C'était un soir de janvier. Au dehors le vent glacé criait aux angles de la maison, fouettait la neige dans les croisées, et faisait vibrer nos vitres. Au dedans, un grand feu de grille, pétillant, rayonnant répandait une douce chaleur ; ses lucurs rouges et réjouissantes, quelques cigares et quelques pipes, et surtout la flamme bleue dansant au dessus d'un bol de punch, faisaient oublier le froid, l'hiver et la tempête. Assis au coin de lâtre nous causions. Chacun racontait quelques incidents du jour de l'an.

As-tu vu, Mlle **, dans les visites du jour de l'an ? demandait l'un. N'est-ce pas que c'est une charmante fille ?

Oui... mais c'est dommage qu'elle ait la taille si courte...

Tiens, toi, tu n'est jamais content... Celle-ci est trop petite, celle-là trop grande, l'une a une vilaine bouche, une autre de grands pieds, un autre un nez plat, celle-ci ne marche pas bien, celle-là danse mal, n'a pas assez d'élégance dans ses manières, ou bégaye en parlant. Tu es trop difficile, mon cher.

Certainement, ajouta un des amis, celui d'entre nous qui est le héros de mon histoire.

Qu'es-ce que c'est après tout que cette beauté fragile, dont on est si avide, ça dure-t-il six mois, un an en ménage ? Es-ce qu'on ne s'habitue pas à une femme telle qu'elle est, quand même elle n'aurait pas de jolis yeux, ni un pied petit ?

Si tu parlais de dot, d'argent, à la bonne heure !

Une femme sans dot, ça n'a pas d'un bon sens, c'est absurde au superlatif. Quand je songerai au mariage, moi, la dot, c'est l'affaire principale, le reste, est l'incident.

Après avoir prononcé ces paroles, notre ami se plongea dans son fauteuil, prit sa pipe et lança dans l'air une immense bouffée